

PRIX MOSELLY



Né à Nancy, le 21 novembre 1932 d'une mère champenoise et d'un père alsacien, Claude Haller, Prix Moselly 78, réside dans cette Lorraine qui constitue donc, géographiquement, un bon équilibre.

Cadet d'une famille de 4 enfants, petit dernier pour lequel on voue une tendresse particulière, Claude Haller connut une enfance de poulbot, au Boulevard de Baudricourt à Villers-les-Nancy. Tous les jeux possibles et inimaginables sont épuisés, eh oui ! à l'époque, de l'autre côté du trottoir, c'était encore les prés, la ferme du père Jacquot, la liberté et l'évasion !

En 1946, il entre au collège moderne de la rue Cyfflé à Nancy. On le retrouve à l'Ecole Normale en 1949, et après la filière classique, professeur de Lettres de 55 à 65 à Dombasle-sur-Meurthe, Bar-le-Duc et Carcassonne.

Devenu Alsacien d'adoption à Colmar en 1968, il découvre avec son épouse, inspectrice comme lui, cette province paternelle qu'il ne connaissait pas.

Marié donc, et père de 3 enfants, il revient, après une échappée vers Tahiti et la Polynésie française, en septembre 1977 à l'Ecole Normale de Nancy, celle des vrais débuts, où il exerce les fonctions de sous-directeur.

Considérant Nancy comme un port d'attache, où l'on revient régulièrement, ce qui n'interdit pas les migrations, Claude Haller se dit très heureux d'avoir renoué avec sa province et d'y avoir retrouvé la palpitation du terroir.

Sa nouvelle « Le Chaud et le Froid » montre bien à travers des événements au demeurant anodins, la victoire de la vie, sur la mort. Comme si la tristesse n'était qu'affectée. Que la vie continue !



Le chaud et le froid

Manonville-sur-Seille était en liesse ce samedi matin-là : on y célébrait le mariage de cette bonne petite Solange, la fille du garde-champêtre, avec Roland, le fils au Mathieu, un charpentier bien connu dans les environs, pour son ardeur au travail comme à la bouteille. Roland, heureusement, n'avait pas hérité des deux ardeurs de son père ; par contre, il en cultivait une troisième, qui assure en général, dans nos bourgs lorrains, une réputation tout aussi flatteuse : il courait la jeunette, en vrai coq de village, et son mariage avec Solange pouvait bien apparaître comme le couronnement d'une série de fortunes, avant l'inévitable retour au calme. Le père de Solange en tout cas n'avait pas eu besoin de battre le tambour, pour annoncer la nouvelle ; un coq qui se range, ça fait du bruit.

* * *

Rancourt-sur-Seille était en peine ce samedi-là : on allait y célébrer les obsèques de la Victorine, cette brave gouvernante du curé, qui avait servi de façon exemplaire, pendant plus de quarante ans, le bon pasteur du village. Ce dernier, à n'en pas douter, aurait un peu l'impression de présider à ses propres obsèques. Car, c'est bien une partie de lui-même et de sa cure, qui s'en allait ainsi. Seule consolation pour le mort tout frais de la vallée de la Seille, le terrain qui lui sert de dernier repos est d'une telle salinité qu'il peut espérer se conserver en bon état plus longtemps qu'ailleurs.

Les communes de Manonville et Rancourt, sensiblement de même importance, étaient éloignées l'une de l'autre d'environ sept kilomètres. Pas assez près pour s'entre-dévorer féroce­ment dans des querelles de clocher ; pas assez loin non plus pour s'ignorer superbement ; si bien que les relations entre les deux villages étaient du type courtois sans effusion, et respect mutuel sans grands airs. On se houspillait bien un peu les jours de football, quand c'était le derby local, ou lors du tournoi intercommunal de belote. Mais on ne se regardait pas en chien de faïence, les jours de marché, à Nomeny, le chef-lieu de canton, chacun sachant qu'un tel était marié là-bas et qu'un autre avait un lopin de terre ici.

Cette coexistence tranquille explique que l'on pût avoir, le même jour, une noce et un enterrement de part et d'autre, évènements bien naturels en ce bas-monde, n'entraînant ni grand chaud, ni grand froid.

* * *

La noce fut simple et belle à Manonville, l'enterrement fut digne et sobre à Rancourt. Jusque-là, on était dans l'ordre des choses. Mais nos campagnes lorraines ne dérogent point à la règle : du tabernacle à la taverne, il n'y a qu'un pas.

Le recueillement à l'église, ça donne soif, d'autant que Monsieur le Curé est bien le seul à boire son p'tit coup en douce, à la fin de l'office. L'effervescence contenue à la cérémonie nuptiale, ça creuse. Préparez les tonneaux et les plats, bonnes gens !

Vers 11 h 30, les deux églises ont donc lâché leurs ouailles, pour une autre célébration, non moins rituelle et fervente...

* * *

Victorine avait amassé quelque bien, tout au long de sa vie parcimonieuse et rangée ; elle avait fixé elle-même le détail de ses obsèques. Une grand'messe ; des fleurs, mais pas de couronnes ; l'homélie brève de Monsieur le Curé, et, pour passer de l'émotion aux sanglots, le Dies Irae, par la chorale des Anciens du patronage, accompagné de l'orgue poussif.

Elle n'avait pas oublié la suite, et, consciente qu'il fallait honorer Dieu dans tous les sanctuaires, elle avait alloué une forte somme à l'aubergiste du chef-lieu, pour qu'il redonne le moral aux fidèles exténués par tant d'épreuves. Dans le temps, on arrosait ça chez soi, mais à Rancourt, le « chez soi » de la Victorine, c'était le presbytère... et il n'aurait pas été correct de se répandre en libations dans ce haut-lieu. Comme par ailleurs, il n'y avait plus de bistrot dans les petites communes, fallait bien se rabattre sur le seul établissement public existant.

* * *

Les organisateurs de la noce à Manonville n'avaient pas pensé, ni agi différemment. En l'absence d'un lieu propice, à domicile, ils avaient eux aussi, et depuis longtemps, retenu la plus grande salle de l'Auberge des Quat'Saisons, à Nomeny. Le patron de l'auberge en avait vu d'l'autre pendant la guerre, et la perspective d'arroser un enterrement et une noce en même temps n'était pas pour l'effrayer, puisqu'il disposait de deux locaux bien séparés, aux ailes du bâtiment, le café-bar servant de trait d'union et de lieu de passage. Et puis, après tout, la vie, c'est la vie ; et la mort aussi, c'est la vie. « Le client est roi. Service public oblige, nom de nom ! » S'étant fortifié sa bonne conscience avec un coup de mirabelle, — cul sec —, et ayant dilué depuis fort longtemps la notion du péché dans les vapeurs de l'alcool et les fumets des grandes sauces, il attendait ses visiteurs de pied ferme.

* * *

Par bonheur, les deux cortèges n'arrivèrent pas en même temps ; cela aurait quand même jeté un froid. Et Firmin, l'aubergiste, avait déjà casé sa noce en délire, quand le peloton des éplorés débarqua.

— Ouf ! Le pire est évité, se dit-il. Il n'aurait guère du reste à s'occuper des convives de l'enterrement ; buffet froid et boissons fraîches, on était paré de ce côté-là.

N'empêche, pour un grand chef, souffler le froid d'un côté, et le chaud de l'autre, n'était pas une mince affaire...

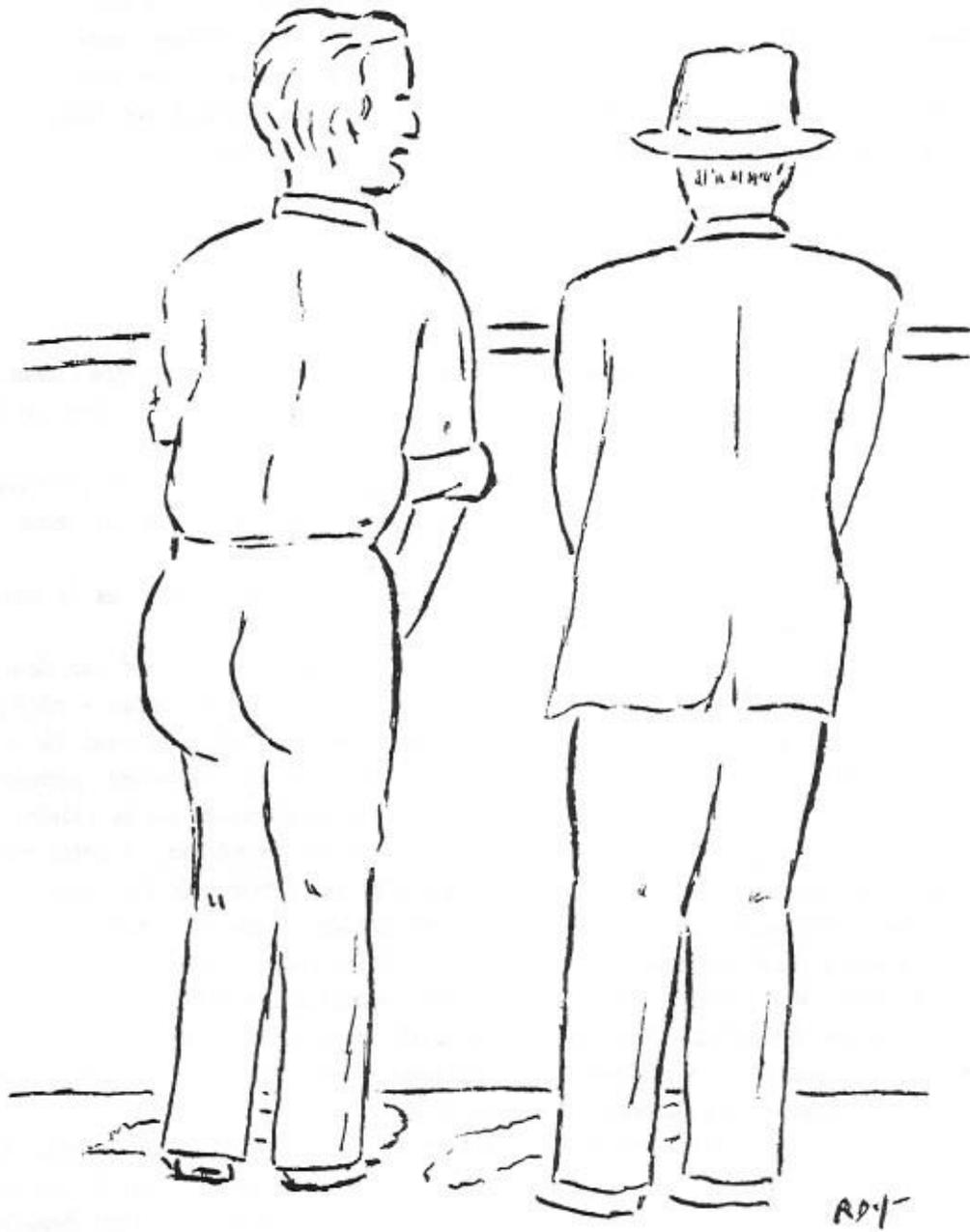
Les bouteilles succédant aux plats, et réciproquement, — tout est dans tout, avait prêché Monsieur le Curé — les choses allaient bon train, côté cour — côté jardin, si bien qu'on atteignit le milieu de l'après-midi dans un état général de chaleur augmentée. Manifestement, les gens du dernier convoi à la Victorine peinaient de moins en moins ; quant à ceux de la noce, de joyeux convives qu'ils étaient sur la ligne de départ, ils avaient accédé largement au stade de l'euphorie, et cette allégresse commençait, par ses éclats et ses rafales, à déborder sur l'ensemble de l'établissement.

Les accompagnateurs du service funèbre avaient bien remarqué, au début, les rumeurs atténuées d'un couarail voisin et le va-et-vient inaccoutumé de l'autre côté de la porte du bar. Mais encore engoncés dans leur maintien respectable, ils n'y avaient pas d'abord prêté beaucoup attention. A présent, le gris de Toul et la piquette de Chaligny, la saucisse et le pâté lorrain, conjuguèrent leurs heureux effets pour répandre du bien-être, et chacun des patients commençait à se déboutonner.

— Dis donc, Arthur, quand même la Victorine, elle avait rudement bien fait les choses... Euske t's'ras aussi généreux, quand t'f'ras la culbute ? On boirait ben un' partie d'ta cave... Paraît qu't'as d'fameuses bouteilles... N'en voit pas beaucoup la couleur, nem ?...

— Hé ! C'est vrai qu'la Victorine nous a bichonnés ; mais elle a pas d'héritiers, elle ; moi, mes gnards, faut qu'j'leur laisse quèque broutille.

— Cré-Nom, des broutilles ! Vous entendez, les autres ? On en voudrait ben l'quart seulement des broutilles du Marcel... Si t'veux, on peut encore s'cotiser pour t'offrir une couronne et un service première classe... Mais faura l'mett' dans ton testament.



— Chant' toujours, grand marquema... Rira bien qui mourra le dernier... Te f'rais ben, foutue bête, de prend' une assurance sur la vie, avant qu'i'n'soué trop tard !

C'était parti. Les proches de la Victorine, trois ou quatre lointains cousins, avaient quitté céans, et l'on pouvait se libérer pour de bon. Les langues se déliaient, les commentaires fusaient. Et nul n'avait envie de quitter la place, puisqu'il restait nombre de flacons à licher.

* * *

A l'autre aile de l'attaque, on ne chôrait pas non plus. La noce avait trouvé son rythme et déployait ses fastes. 17 h, il était temps d'ouvrir la sauterie apéritive. Justin déplia son accordéon, Jean-Georges fouetta la batterie, et le saxo était déjà suspendu aux lèvres de René, histoire de chauffer le cornet, qui n'en avait pas besoin.

— En voiture Simone ! clama l'Eugène, boute-en-train de service, au moment où il attaquait les pas chassés du pasodoble, en propulsant sur le côté, comme une toupie, le quintal de la grosse Marthe.

* * *

Par quel hasard, Marcel de la noce et Arthur de l'enterrement se retrouvèrent-ils en même temps à la pissotière ? Besoin bien naturel, dira-t-on. Toujours est-il qu'en moins de temps qu'il n'en faut pour évacuer..., ils avaient renoué le dialogue, par-dessus l'ardoise, comme deux vieux complices...

— Quès te fous là ?

— Chui à la noce d'la Solange, la fille du Garde-Champêtre de Manonville.

— Oh, le ouaré... ! Tu t'en payes alors ?

— Oué, pas mal. Et toi ?

— Chui à l'enterrement d'la Victorine, la bonne de not' curé.

— Ah, c'est moins drôle — Ben écoute, dans un moment, viens donc faire un tour à la noce. A ç't'heure, y a pu d'bon sang...

— C'est pas d'refus.

Et tous les deux, ayant à peine fini d'écluser, partirent d'un immense éclat de rire, en s'accrochant comme ils pouvaient à tout ce qui était à portée de la main.

C'est ainsi que, d'un bord à l'autre, je veux dire, de l'enterrement à la noce, il y eut une première infiltration.

* * *

Dès que le Marcel eut rejoint l'Arthur, le coup de la pissotière fut connu, et c'est fou ce que les gens se sentirent alors des fourmis dans les jambes... C'est à qui se

rendrait sur le lieu des retrouvailles. Et de fil en aiguille, de la pissotière au bar, pour arroser ça — « Tiens, t'es là toi ? — « Y'a un moment qu'on n'est vu... » — « On va s'en j'ter un ? » ; et du bar à la noce, il n'y eut plus qu'un courant continu. La force de l'attraction... Au bout d'une paire d'heures, on peut dire que l'enterrement avait vécu. Un à un, les derniers résistants du chagrin et de la pitié avaient cédé, et, passés sans trop de remords, dans le camp des bambocheurs, ils allaient entamer leur deuxième consécration. Il est vrai qu'ils étaient tous passablement éméchés, et que, plus leurs pas s'alourdisaient, plus leur âme était légère...

Ce fut le plus fou, le plus étourdissant des charivaris. Vers minuit, plus personne ne savait très bien s'il était venu à la noce ou à l'enterrement, et l'on buvait et l'on dansait, indifféremment, en l'honneur des uns ou en reconnaissance de l'autre. Tout était si bien mêlé que les conversations même roulaient d'un bord à l'autre du tombeau ou du lit nuptial...

— Sacrée Victorine, va ! Quelle fameuse idée elle a eu là, pas vrai ? Allez Mamiche, à ta santé ! Et vive la Victorine !

— Un drôle de veinard l'Roland... Y s'en est payé plus d'une, et pour enterrer sa vie d'garçon, i tombe encore su la plus belle... Le fieffe coquin, le malin bouc !

L'accordéon et le saxo, portés par les roulements de la batterie, débitaient du tango langoureux ou funèbre, de la valse triste ou nuptiale : tous genres confondus, on assistait à une messe d'un nouveau style... Y en-a bien quelques-uns sur toute la bande pour penser qu'il leur faudrait aller à confesse dans les meilleurs délais, mais l'euphorie générale aidant, on repoussait loin le terme de son devoir.

* * *

Dans la pénombre du petit matin, l'Auberge des Quat'Saisons refoulait lentement son cortège unique de pèlerins chancelants, et les silhouettes louvoyantes s'amenuisaient, en s'éloignant du lieu sacramentel. Firmin, sur le pas de sa porte, lançait des signes de la main, comme s'il distribuait des bénédictions et des actions de grâce. Les éclats de voix, les derniers rires s'estompèrent aussi.

Arthur et Marcel se séparèrent sous le coup d'une émotion débordante :

— Salut Arthur... Vain Dieu, c'est ben ma plus belle noce !

— Salut Marcel... Et moi donc, c'est mon plus bel enterrement, foi d'Chrétien !

— Ma foué, on s'en souviendra de c'te chaud-froid.

